

Prologue

Présent

La pièce est remplie du chahut des élèves lorsque Louis Welter et Esther Picard, âgés respectivement de 99 et de 95 ans, entrent dans l'auditorium. L'assemblée se fige et les visages des soixante collégiens présents se braquent sur les nonagénaires.

Esther et Louis échangent un regard. Le temps a passé, les rides se sont creusées et les deux anciens résistants ont bien changé depuis la guerre. Les deux guides du Mémorial leur font signe de venir s'asseoir sur les sièges qu'ils leur ont prévus, à côté d'une petite table où se trouvent deux bouteilles d'eau en plastique. Louis aide Esther. La vieille dame peine à avancer à cause de ses articulations. Elle a d'ailleurs failli annuler cette intervention, mais elle tenait à être là. Cela fait plus de trente ans qu'elle parle à des classes. Les adolescents, elle a appris à les connaître avec le temps, à les manier. Ils ont toujours le même regard, les mêmes questions au fond des yeux, le même air blasé aussi. Certains sont affalés dans les sièges, d'autres attendent d'un air captivé. Ils sont curieux,

ou non. Beaucoup ne semblent pas comprendre ce qu'ils font là, quand d'autres attendent avec un carnet sur les genoux, impatients.

Leurs enseignantes présentent rapidement le groupe. Ils sont un peu moins de soixante et viennent d'un collège, à soixante kilomètres de Paris, en région parisienne. Avec leurs professeures d'histoire et d'allemand, ils travaillent sur la Seconde Guerre mondiale et la lutte contre les préjugés franco-allemands. Ce matin, ils ont visité le Mémorial et cet après-midi, ils sont là pour les écouter. Les entendre parler, témoigner et raconter leurs histoires, qui se mêlent à la grande histoire et forment la mémoire collective. Leurs récits viennent donner une voix pour exprimer celles qui se sont éteintes face à la barbarie.

— Bonjour, dit Louis.

Il a du mal à respirer ces temps-ci, l'âge n'a rien arrangé à ses poumons déjà malmenés par la guerre. Esther répète ses salutations, les guides rappellent pourquoi ils sont là, donnent leurs noms, puis se tournent vers eux pour leur laisser la parole, avant de s'éclipser. Esther encourage son camarade à parler le premier. Elle sait qu'il a plus de mal, qu'il est plus sensible aussi. Elle le connaît, depuis tout ce temps.

— Je m'appelle Louis Welter, je suis né le 1^{er} septembre 1922 à Mulhouse, se présente-t-il. En 1941, j'ai été arrêté et emprisonné neuf mois au camp du Natzweiler-Struthof. Le motif : violation du

paragraphe 175¹ du code pénal allemand, réinstauré en Alsace redevenue allemande. On m'a enfermé parce que je suis homosexuel.

Sur le coup, les élèves ne réagissent pas. Puis certains se mettent à échanger des regards intrigués, quand d'autres se tournent vers leurs enseignantes. Est-ce qu'on leur a parlé de cela à l'école ? Est-ce qu'on leur a dit que Hitler n'avait pas déporté que des Juifs ? Louis attend que l'un d'entre eux ose lever le doigt. Une main timide finit par le faire au troisième rang.

— Je croyais que les nazis arrêtaient que les Juifs, dit le garçon aux cheveux blonds et bouclés.

— Non, pas seulement. Ils s'en sont pris à tous ceux qu'ils jugeaient inférieurs, et différents d'eux. Tous ceux qui n'étaient pas issus de la « race aryenne » dont les nazis prétendaient que les Germains descendaient. Tous ceux qui risquaient de les « souiller ». Les Juifs ont été les plus nombreux, mais d'autres ont été oubliés par la mémoire : les Tziganes, les homosexuels, les communistes, les résistants, les Slaves, les personnes en situation de handicap. Nos bourreaux ont construit une pyramide de haine en haut de laquelle ils trônaient. Les autres devaient leur être soumis ou éliminés.

Il s'arrête de parler alors que sa voix tremble.

— Je ne comprends pas..., continue l'élève. Il y a vraiment des races entre les humains ?

1 Le paragraphe 175 : « Un acte sexuel contre nature entre des personnes de sexe masculin ou entre des êtres humains et des animaux est punissable d'emprisonnement ; la perte des droits civils peut aussi être imposée. » Code pénal allemand, 1871.

— Non, il n'y a pas de race, insiste Esther. Ou une seule : la race humaine. Mais Hitler avait besoin d'unir les Allemands derrière lui pour permettre sa politique d'exclusion et il a prétendu que son peuple venait des « Aryens », un peuple nordique qui vivait il y a des millénaires. Puis il s'en est servi pour élaborer ses théories racistes.

Louis hoche la tête pour confirmer les dires de sa camarade et amie, tandis que la vieille dame se redresse. Elle a croisé ses mains sur ses genoux repliés et fixe les élèves du regard. Elle voit qu'elle et Louis sont parvenus à capter l'attention des adolescents, comme souvent sur ce sujet. Soixante-dix ans ont passé mais la Seconde Guerre mondiale et les génocides commis par les nazis continuent toujours de nourrir autant de questions.

— Et vous..., commence un garçon assis au premier rang en regardant Esther, vous êtes homosexuelle aussi ?

— Non, répond-elle avec un sourire. Je suis juive par ma mère, et j'étais résistante aussi.

Ils échangent des chuchotements. Le génocide des Juifs, ils connaissent. L'extermination programmée par l'État allemand de tout un peuple, afin de le détruire à jamais, ils en ont entendu parler dans leur programme d'histoire, et partout ailleurs. L'année de troisième n'est pas la plus gaie, et ce n'est pas seulement parce qu'il y a le brevet à la fin.

— Mon nom est Esther Picard et je suis née le 14 août 1926, raconte-t-elle. Après l'invasion de

Paris par les Allemands, je me suis engagée dans la Résistance en rejoignant un groupe d'étudiants scouts de mon école d'infirmières. J'ai été arrêtée en 1943.

— Pourquoi ? demande une élève.

— Parce que Louis a tué un Allemand.

Louis esquisse un sourire, qui s'efface aussitôt lorsqu'il se plonge dans ses souvenirs et qu'il revoit les conséquences que cet acte a eues.

— Nous avons ensuite été internés à Drancy, puis déportés à Auschwitz.

Le silence se fait plus profond parmi les élèves. Comme toujours lors de la rencontre avec des témoins vivants, il ne faut pas plus de quelques phrases pour capter leur attention et faire naître des émotions. Une main timide se lève encore, dans le fond cette fois-ci. Son enseignante d'allemand l'encourage à prendre la parole d'un hochement de tête.

— Vous êtes revenus quand ? demande-t-il.

— En avril 1945, répond-elle. Le camp d'Auschwitz a été libéré en janvier 1945 par l'Armée rouge, mais les Russes ont attendu quelque temps avant de nous rapatrier.

— Et vous, vous avez été déporté aussi ? ajoute un autre élève sans lever le doigt.

Sa professeure le réprimande et il se tasse dans son fauteuil. D'un geste, Louis fait signe que tout va bien, il a l'habitude. Les adolescents sont toujours comme ça. Curieux, maladroits et beaucoup plus directs que les adultes qui ne savent pas toujours comment leur parler. C'est pour cela qu'il aime bien les rencontrer, ils

ne prennent pas de gants et osent. Il reprend la parole pour expliquer.

— J'ai rencontré Esther et son cousin à Paris, et nous avons commencé à résister ensemble.

— Et votre famille ? Ils ne résistaient pas ?

— Non, mon père est parti travailler en Allemagne, dans le cadre du STO¹. Mon frère est mort sur le front russe, à Stalingrad, après avoir été incorporé dans la Wehrmacht. C'est arrivé à beaucoup d'Alsaciens et de Lorrains. On les appelle les malgré-nous.

L'élève ne parle plus, comme s'il avait besoin de temps pour assimiler ces paroles. À côté, une jeune fille lève le doigt. Esther l'encourage.

— Pourquoi les Allemands ont-ils fait cela ? demande-t-elle.

— Ce ne sont pas les Allemands, ce sont les nazis, la reprend gentiment Esther. Les Allemands ont été les premiers persécutés, pour ceux qui ont résisté.

— Vous leur en voulez ?

— J'en veux aux nazis, mais pas aux Allemands, ils sont les premières victimes de leur histoire nationale qu'ils porteront à tout jamais.

— Mais les nazis, pourquoi ils détestaient autant les Juifs ? interroge un autre élève.

Les mains se lèvent de plus en plus. L'un prend la parole, les autres suivent, les langues se délient. Ils ont beaucoup de questions et ils ont envie de les poser.

1 STO (Service du travail obligatoire).

Ils ont besoin de comprendre l'incompréhensible. L'indicible.

— Parce qu'ils pensaient avoir une légitimité pour dominer le monde, explique Louis. Et parce qu'ils ont été nourris de préjugés.

— Ça n'a pas de sens, murmure un garçon à lunettes.

— La Shoah n'a pas de sens, répète Esther. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas s'interroger dessus. Au contraire, je crois même qu'il ne faut jamais cesser de se demander « Pourquoi ? ». « Pourquoi ont-ils fait cela ? » « Pourquoi a-t-on laissé faire ? » « Pourquoi personne n'est intervenu quand il était encore temps de le faire ? » « Comment a-t-on pu laisser cette catastrophe se produire ? » Six millions de Juifs ont été assassinés durant la Seconde Guerre mondiale. Six millions ! Sans compter tous les autres qu'on a oubliés ! Savez-vous que si on devait faire une minute de silence pour chaque mort, il nous faudrait plus de onze ans pour y arriver ?

Stupeur dans l'assemblée. Les élèves semblent réaliser. Six millions de morts, c'est impossible à visualiser. Et à ces six millions s'ajoutent toutes les autres victimes de la guerre. Plus de soixante millions de morts, dont la moitié furent des civils, victimes des bombardements, des persécutions, de l'enfermement dans les ghettos ou des déportations. C'est un chiffre ahurissant.

— Est-ce que vous pouvez nous raconter votre histoire ? interroge une jeune fille au deuxième rang. Plus en détail, j'veux dire.

— Si vous voulez, s'empresse d'ajouter son amie à son côté.

Esther sent la main de Louis se poser sur la sienne. Ses doigts s'attardent un instant sur son doigt manquant. Tous les deux se sourient avec tristesse. Pour la centième, peut-être deux centième fois, ils vont recommencer. Remonter le temps. Témoigner. Raconter. Pour faire vivre la mémoire des disparus à tout jamais.